

dans les Évangiles n'étaient que des fous religieux. L'Écriture n'enseigne expressément nulle part l'existence du diable. Quand elle en parle, c'est d'une manière figurée. Le lion rugissant de saint Pierre<sup>1</sup>, c'est Néron. Si le diable existait, il ne pourrait agir sur les corps, étant pur esprit.

Semler défendit en Allemagne les mêmes idées que Balthasar Bekker. Une pauvre villageoise des environs de Wittemberg avait été, à tort ou à raison, considérée par des théologiens comme possédée. A cette occasion, Semler nia l'existence même des possessions démoniaques. Il composa un petit traité dans lequel il soutenait que les possédés des Évangiles et des Actes des Apôtres n'étaient que des malades atteints de folie ou d'épilepsie, et que Jésus-Christ et ses disciples, en les guérissant, avaient parlé le langage de leur époque, mais sans affirmer par là la réalité des possessions<sup>2</sup>. On voit que le théologien de Halle attribuait à Notre-Seigneur ce langage d'accommodement dont il usait si largement lui-même. Cependant il ne voulait point détruire la religion. Il semble avoir cru de bonne foi qu'il ne travaillait qu'à l'épurer. Il combattit en effet sans balancer ceux qu'il jugea être, non des rationalistes, mais des impies.

La protection ouverte que Frédéric II (1712-1786) accorda à l'incrédulité, dès son avènement au trône (1740), ne tarda pas à produire le débordement d'idées

<sup>1</sup> I Pet., v, 8.

<sup>2</sup> *De dæmoniis quorum in Novo Testamento fit mentio*, 1760.

et de mœurs dont nous avons déjà dit quelques mots. Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup> avait fait prendre en dégoût la religion à son fils, en la lui imposant comme un fardeau insupportable. « Le vaisseau, a dit de lui un de ses historiens, fut chargé de tant de lest religieux, que plus tard il ne put faire autrement que de sombrer<sup>1</sup>. » La sévérité brutale de son père avait fini par l'exaspérer à tel point qu'il tenta de fuir en Angleterre auprès de son oncle maternel, Georges II. Il n'y réussit point. Frédéric-Guillaume fit juger et condamner à mort son fils, comme déserteur, avec un de ses amis nommé Katt, qui devait l'accompagner. Katt fut exécuté et le prince royal emprisonné dans la forteresse de Custring. Pendant les longues heures de sa prison, et plus tard dans sa retraite de Rheinsberg (1732-1740), jusqu'à la mort de son père, il se livra avec avidité à l'étude des belles-lettres. Il avait été élevé par un Français réfugié, Du Han de Jaudun<sup>2</sup>, qui lui avait inspiré un goût très vif pour la France. Malheureusement, la France pour lui, ce fut Voltaire et la secte philosophique. Dès 1736 il commença à correspondre avec Voltaire : « Il ne peut y avoir, lui mandait-il, qu'un Dieu et qu'un Voltaire dans la nature. Il est impossible que cette nature, si féconde d'ailleurs, recopie son ouvrage pour reproduire votre semblable<sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> Lichtenberger, *Hist. des idées relig. en Allem.*, t. 1, p. 42.

<sup>2</sup> Du Han était un sceptique, tout plein de Bayle, et il communiqua son scepticisme à son élève. Voir Chr. Bartholmès, *Histoire philosophique de l'Académie de Prusse*, t. 1, p. 127.

<sup>3</sup> *Lettre à Voltaire*, 6 août 1738, *Œuvres de Voltaire*, t. x, p. 87.

En même temps il se passionnait pour Wolf<sup>1</sup>, que son père persécutait, et il écrivait à Suhm, le traducteur français de ce philosophe : « Enfin je commence à apercevoir l'aurore d'un jour qui ne brille pas encore tout à fait à mes yeux, et je vois qu'il est dans la possibilité des êtres que j'aie une âme, et que même elle soit immortelle... Pourvu que Wolf me prouve que mon être indivisible est immortel, je serai content et tranquille<sup>2</sup>. » Il paraît que Wolf ne le convainquit point, puisqu'il dit un jour à un membre de l'Académie de Berlin : « Eh quoi! vous voulez être immortel? Qu'avez-vous donc fait pour le mériter<sup>3</sup>? » Mais la philosophie de Wolf favorisait l'irréligion; cela suffisait pour lui plaire. Avec Wolf, il étudia Locke et les déistes anglais.

Dès qu'il fut assis sur le trône, il n'eut plus besoin de se contraindre. Il resta tout au plus déiste comme Voltaire, mais la religion et lui n'habitèrent jamais sous le même toit, ainsi qu'il l'écrivait à son ami d'Alem-

<sup>1</sup> Les premières lettres de Frédéric II à Voltaire sont pleines de l'éloge de Wolf. Voir *Œuvres de Voltaire*, t. x, p. 4 et suiv.

<sup>2</sup> Lettre du 27 mars 1736.

<sup>3</sup> Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. 1, p. 43. Frédéric II nie l'immortalité de l'âme dans son Épître au feld-maréchal Keith, dans le *Montezuma* et jusque dans son testament. Il dit dans *Montezuma* :

Senza tema, un'alma pura  
Rendo al sen della natura,  
Rendo il corpo agli elementi  
Onde il nascere sorti.

Voir Chr. Bartholmèss, *Histoire philosophique de l'Académie de Prusse*, où sont réunis tous les passages, t. 1, p. 306-307.

bert<sup>1</sup>. Aussi ne tarissait-il point en plaisanteries et en sarcasmes contre le Christianisme, surtout avec les philosophes français qu'il avait fait venir à sa cour. Cependant comme l'Allemagne, au commencement de son règne, n'était pas encore habituée à l'impiété et au blasphème, il défendit d'imprimer deux traités rationalistes de Gebhardi contre les miracles de l'Écriture (1743) et en 1748 il fit condamner Rüdiger à six mois de prison pour un délit semblable. Plus tard, il se montra plus indulgent. Il permit à Edelmann (1698-1767) de demeurer à Berlin, en disant qu'il était bien obligé d'y tolérer d'autres fous. Or, Edelmann, qui se croyait un nouveau Luther, avait écrit que l'Ancien Testament n'était qu'un tissu de légendes fabriquées par Esdras et que le Nouveau, qui n'était guère plus historique, datait du temps de Constantin<sup>2</sup>. Bahrtd (1741-1792), chassé de tous les pays où il avait essayé de s'établir et de propager son impiété, fut autorisé à se fixer à Halle (1779) et il y publia ses *Lettres populaires sur la Bible* et ses *Lettres sur le plan de Jésus*<sup>3</sup>, dans lesquelles il imagine que Jésus

<sup>1</sup> Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. 1, p. 43.

<sup>2</sup> *Moses mit aufgedecktem Angesicht*, 3 in-8°, Francfort, 1747. Edelmann, qui, comme la plupart des novateurs allemands, était rempli de vanité, nous a laissé son propre panégyrique : *Johann Christian Edelmann's Selbstbiographie, geschrieben 1752, herausgegeben von Klose*, Berlin, 1849. Voir aussi Mönckeberg, *H. S. Reimarus und J. Chr. Edelmann*, Hambourg, 1867; Guden, *J. Chr. Edelmann*, Hanovre, 1870.

<sup>3</sup> *Briefe über die Bibel in Volkston*, 12 vol., 1783-1791; *Ausführung der Plans und Zwecks Jesu in Briefen*, 1784.

fut formé à son rôle messianique par une société secrète. Cette société lui mit entre les mains des remèdes jusqu'alors inconnus, et c'est par leur moyen qu'il opéra ses simulacres de miracles<sup>1</sup>. Son impiété révolta Semler lui-même, et il le réfuta dans un ouvrage spécial<sup>2</sup>. En Allemagne, on ne tolérait à cette époque que dans les philosophes français un langage blasphématoire et impie comme celui de Bahrdt. L'opinion publique n'était pas encore mûre pour de telles folies. Aussi l'influence de Bahrdt et d'Edelmann fut-elle presque nulle. Une certaine modération dans l'incrédulité, surtout quand on attaquait directement la Bible, était alors nécessaire; l'irréligion ne pouvait croître que par degrés : *nil per saltum*. Avant de réussir à implanter l'incrédulité théorique, il faut avoir introduit dans les habitudes de la vie l'incrédulité pratique. C'est en jetant le discrédit et le ridicule sur la religion, sur le culte, sur ses ministres qu'on prépare le terrain aux théoriciens qui s'efforcent d'ébranler par leurs systèmes la révélation et les Écritures. On prêche d'abord l'indifférence, on suscite ensuite l'hostilité. Frédéric II, par ses plaisanteries perpétuelles contre tout ce qui touchait au Christianisme<sup>3</sup>, travailla beaucoup à l'extinction du sentiment religieux

<sup>1</sup> Bahrdt a écrit aussi son autobiographie, dans laquelle il raconte sa vie qui n'était rien moins qu'édifiante. *Selbstbiographie*, Berlin, 1790.

<sup>2</sup> *Antwort auf das Bahrdt'sche Glaubensbekenntnis*, 1779.

<sup>3</sup> Voir les traits qu'a recueillis Tholuck, *Der Einfluss der Regierung Friedrich's des Grossen*, dans ses *Vermischte Schriften*, t. II, p. 36-39.

parmi son peuple<sup>1</sup>. Son ministre Zedlitz ne le seconda que trop dans cette entreprise<sup>2</sup>.

Nous allons voir à présent comment Lessing et ses amis introduisirent en Allemagne l'indifférence religieuse et le mépris de toute révélation.

<sup>1</sup> Dans sa vieillesse, Frédéric II, éclairé par l'expérience, combattit les conséquences extrêmes de ses propres opinions. Voir Chr. Bartholmèss, *Histoire de l'Académie de Prusse*, t. I, p. 313. Voir p. 296-323 sur les idées philosophiques de Frédéric II.

<sup>2</sup> Sur l'influence néfaste et les agissements de Zedlitz, voir M. Philipson, *Geschichte des preussischen Staatswesens*, t. I, p. 45-49.